

gré Ovide lui-même, qui assigne deux causes à son exil, n'en admettre qu'une, l'*Art d'aimer*; et ils ont représenté ce poète comme une des victimes de la réaction morale qui eut lieu sous Auguste, quand ce prince, qu'on a comparé à Louis XIV, entreprit, après avoir scandalisé le monde, de lui donner, dans sa vieillesse, l'exemple d'une grande sévérité pour ce qui touchait les mœurs; sévérité tardive, qu'attestent l'exil de Julie et plusieurs passages des écrivains de ce siècle. L'*Art d'aimer*, ouvrage innocent pendant dix ans, devint donc tout à coup une œuvre criminelle, aux yeux du prince qui avait naguère protégé les poètes les plus licencieux, et composé lui-même des vers que l'auteur de l'*Art d'aimer* eût, comme on l'a dit, rougi d'insérer dans ses chants. D'autres veulent qu'il ait été exilé pour avoir dit à Julie les derniers vers de ce poème; mais Ovide parle d'une erreur, d'un crime de ses yeux. Il fut donc, a-t-on affirmé, le témoin des débauches impériales, et il aurait surpris le secret des adultères ou des incestes d'Auguste; mais Ovide, qui rappelle si souvent sa faute, n'eût-il pas craint, si elle avait eu quelque chose d'offensant pour l'honneur d'Auguste, d'irriter, par ce souvenir, plutôt que de désarmer sa colère? Ovide, suivant d'autres, fut non seulement le témoin, mais le complice des débauches de la famille impériale, soit avec Livie, que son âge eût dû mettre à l'abri de ce soupçon, et pour laquelle on a aussi prétendu qu'il avait composé l'*Art d'aimer*; soit avec Julie, fille d'Auguste, qui était cependant reléguée depuis dix années dans l'île Pandataire quand Ovide le fut à Tomes; soit enfin avec la Julie petite-fille de l'empereur, laquelle n'était pas née lorsque le poète écrivait les *Amors*. A ces opinions l'on peut objecter encore qu'Ovide n'eût pas ajouté à sa faute celle de rappeler sans cesse à Auguste son déshonneur dans celui de sa femme, de sa fille ou de sa petite-fille. D'ailleurs, être le complice de l'une ou de l'autre, ce n'était pas voir, mais commettre une faute; ce n'était pas simplement une erreur, mais un crime. Le poète, en comparant quelque part son erreur à celle d'Actéon, a semblé, aux yeux de quelques-uns, vouloir en indiquer la nature; il ne s'agissait plus que de nommer la pudique divinité qu'avait pu blesser l'indiscrétion d'Ovide, et l'on n'a rien imaginé de mieux que de le montrer contemplant au bain, d'un œil furtif, les charmes sexagénaires de Livie. Enfin, il aurait surpris la seconde Julie avec un de ses amants, et aurait livré à ses serviteurs et à ses amis ce secret, qui, grâce à eux, serait bientôt devenu celui de Rome.

Quid referam comitumque nefas famulosque nocentes?

Chacun a cherché le mot de cette énigme; qui l'a trouvé? De nos jours, cependant, un traducteur d'Ovide a donné, de la disgrâce du poète, une explication

ingéneuse, plus neuve, sinon plus solide, que toutes ces conjectures, et consacrée depuis par l'assentiment des critiques. Cette disgrâce eut, suivant lui, une cause toute politique: maître d'un secret d'état, Ovide paya de l'exil la dangereuse initiation aux affaires de l'empire. Puissant dans l'univers, Auguste, dominé par Livie, était dans son palais faible et malheureux. L'empire, après lui, appartenait à Agrippa son petit-fils; mais Livie voulait le donner à Tibère, qu'elle avait eu de son premier époux; elle rendit Agrippa suspect à l'empereur, et le fit bannir. C'est vers la même époque que fut exilée Julie, sœur d'Agrippa, et qu'Ovide fut relégué à Tomes, et cette proscription commune et simultanée peut être attribuée à la même cause; ou bien le poète avait cherché à réveiller en faveur d'Agrippa la tendresse d'Auguste, que Tibère effrayait déjà; ou bien le hasard l'avait rendu témoin de quelque scène honteuse entre Auguste, Tibère et Livie, et il dut expier par l'exil ses vœux pour Agrippa ou le crime de ses yeux. On sait en effet, Tacite et Plutarque l'attestent, qu'Auguste songea un moment à rappeler son petit-fils. Accompagné du seul Maxime, son confident et l'ami le plus cher d'Ovide, il visita dans l'île de Planasie l'infortuné Agrippa. Là il pleura, dit-on, avec lui et lui fit peut-être espérer l'empire. Maxime eut l'imprudence de confier ce secret important à Marcia, sa femme, et celle-ci de le révéler à Livie. Maxime se tua pour échapper à Tibère, et Ovide s'accusa toujours de la mort de son ami.

Cependant Auguste allait pardonner à Ovide,

Cæperat Augustus decipere ignoscere culpæ,

quand il mourut subitement à Nôle. Tibère lui succéda; Agrippa tombe sous le glaive d'un centurion; sa mère et sa sœur périrent dans l'exil: celui d'Ovide ne pouvait plus avoir d'autre terme que la mort. Ses plus implacables ennemis n'étaient-ils pas Tibère et Livie, qui, après l'avoir fait reléguer à Tomes par Auguste, devaient vouloir qu'il y mourût?

On peut se figurer le désespoir d'Ovide lorsqu'il se vit enfin dans cette ville. Il n'entendait pas la langue de ce peuple sauvage, et, pour ne pas désapprendre la sienne, il en répétait tout bas les mots qu'il craignait le plus d'oublier. Des hommes à la voix rude, au regard féroce, aux habitudes sanguinaires, tels étaient désormais les concitoyens du poète galant de la Rome impériale. Sans cesse menacés, attaqués sans cesse par les hordes voisines, les Tomitains vivaient armés, ne quittaient jamais leurs traits empoisonnés du fiel des vipères. Les toits des maisons étaient hérissés de flèches lancées par les Barbares; souvent les sentinelles jetaient le cri d'alarme, car des escadrons d'ennemis avaient paru dans la plaine, cherchant à surprendre et à piller la ville; les habi-

tants couraient tous aux remparts, et il fallut plus d'une fois qu'Ovide couvrit d'un casque sa tête blanchissante, et armât d'un glaive pesant son bras affaibli.

Le climat était digne des habitants; le poète latin en fit des descriptions si affreuses que les Tomitains, blessés de ces invectives, l'en reprirent durement, et qu'Ovide fut obligé de leur faire des excuses et d'attester qu'il n'avait point voulu médire d'eux. Il ne voyait en effet que des campagnes sans verdure, des printemps sans fleurs, des neiges et des glaces éternelles. Les Sarmates conduisaient sur le Danube et sur le Pont-Euxin des chariots attelés de bœufs. Les longs cheveux et la barbe qui cachaient leur visage retentissaient du cliquetis des glaçons. Le vin, endurci par le froid, ne se versait pas, mais se coupait avec le fer.

Telle était la terre d'exil du poète qui venait de quitter le palais des Césars et les délices de Rome. Les muses furent sa seule consolation. Déjà il avait envoyé à Rome le premier livre des *Tristes*, composé pendant son voyage, et, à peine arrivé dans le Pont, il écrivit pour Auguste le second livre, où il demande un lieu d'exil plus rapproché et dans un climat plus doux. Sa muse attristée soupira encore quelques plaintives élégies, destinées à ceux de ses amis qui étaient restés fidèles à sa fortune, qui avaient chez eux son portrait qu'une main pieuse avait couronné du lierre des poètes, et qui, à leur doigt, portaient gravée sur des pierres précieuses la tête du proscrit. Toutefois, de peur de les compromettre, il s'abstint, les premières années, de les nommer dans ses vers: il ne l'osa que plus tard, dans les longues épîtres dont se compose le recueil intitulé les *Pontiques*.

Mais le poète a perdu l'inspiration de ses jeunes années, et ses malheurs, il nous le dit lui-même, ont éteint son génie. La pureté de sa langue s'est même quelque peu altérée sur cette terre lointaine, et il faut presque lui donner raison quand il se plaint, en plaisantant, d'être devenu Sarmate jusque dans son style. Malheureux, il a, comme aux jours des plaisirs, couru après l'esprit pour nous exprimer les sentiments de son âme, et il n'a souvent rencontré que le mauvais goût. Rarement il a su varier, au moins par l'expression, le sujet, toujours le même, de ses plaintes fastidieuses, et ses vers ne sont plus, si l'on peut parler ainsi, que la monotone et pâle modulation d'une douleur qu'on dirait factice.

De Rome, il lui venait encore des chagrins, au lieu de consolations; il apprenait qu'on s'y répan- dait en déclamations contre lui, qu'on y appelait sa femme du nom injurieux de « femme d'exilé », et qu'un de ses plus anciens amis (on croit que c'est Hygin) osait demander à Auguste la confiscation de ses biens. Ce dernier coup lui fut le plus sensible; il s'arma alors du fouet de la satire; mais, généreux jusque dans sa colère, il frappe, sans le nommer,

cet ami perfide, et ne le voue à l'exécration de la postérité que sous le nom d'*Ibis*. Callimaque, outragé par Apollonius de Rhodes, l'avait, dans une satire violente, immolé à sa vengeance sous le nom du même oiseau, dont l'on ne saurait préciser l'analogie avec les ennemis de ces deux poètes, à moins de penser que, comme cet oiseau, selon la croyance des anciens, faisait sa nourriture habituelle des serpents et de tous les reptiles, il devait renfermer en lui tout leur venin. Dans ce poème de plus de six cents vers, Ovide énumère tous les supplices célestes dans l'histoire et dans la fable, pour les souhaiter à son ennemi. On les a comptés; il en cite 259, qu'un professeur de belles-lettres de l'université de Paris, dans le seizième siècle, imagina de distribuer en quarante-deux espèces, dans un ouvrage divisé en autant de chapitres.

Ovide, dans son exil, travailla au poème des *Fastes*, commencé avant sa disgrâce. Cet ouvrage, qui devait avoir douze livres, n'en a que six: l'auteur n'a-t-il jamais écrit les six derniers, ou bien sont-ils perdus? Ces deux opinions ont été soutenues, et, ce qui peut étonner, chacune a invoqué pour elle l'autorité du même vers des *Tristes*, le seul qui fasse mention des *Fastes*. Heinsius conjecture que les derniers livres, s'ils furent composés, étaient déjà perdus au commencement du quatrième siècle, parce que Lactance, dans ses *Institutions divines*, n'a tiré que des six premiers livres les citations qu'il emprunte à ce poème. Les *Fastes*, malgré cette lacune, sont les annales les plus pleines de l'antiquité, dont l'auteur nous fait connaître, dans sa poésie riche et brillante, les cérémonies religieuses, les institutions, les fêtes, les traditions sacrées, les croyances populaires. Ovide, a-t-on dit, possède la science de l'aruspice et du grand-prêtre; et c'est avec raison qu'un écrivain du moyen âge appelle les *Fastes* un *martyrologe* (martyrologium Ovidii de Fastis); c'est en effet comme le *Livre des Saints* de l'antiquité, et pour ainsi dire sa *legende*. Quelques modernes ont pensé que c'est le plus parfait des ouvrages d'Ovide.

Mais l'opinion proclame comme son chef-d'œuvre le poème des *Métamorphoses*, auquel l'auteur lui-même, dans les vers plus vrais que modestes qui le terminent, a promis une glorieuse immortalité. Sa disgrâce subite ne lui avait pas permis d'y mettre la dernière main; et il le retoucha, ainsi que les *Fastes*, dans les longs loisirs de son exil. On ne se trouve pas l'éloge, maintenant épuisé, de ce poème, la *Bible des poètes*, comme on l'appelait dans le quinzième siècle? Les uns en ont admiré le plan, aussi vaste que bien rempli, dans lequel se déroule à nos yeux l'histoire la plus complète et la plus attachante des croyances et des divinisations philosophiques de l'antiquité païenne; les autres, l'unité, si difficile à maintenir au milieu de l'inconcevable variété d'événements, de personnages et d'idées qui s'y pres-

sent, l'ordre et l'harmonie qui y règnent, dans ce désordre apparent, et avec cette liberté d'une imagination inquiète et mobile; la solidité de cette trame si longue, où se tiennent, sans se confondre, les fils déliés qui la composent; ceux-ci, l'érudition prodigieuse qu'atteste un tel ouvrage, et ils ont cité, faisant grâce du nom des autres, jusqu'à quarante-huit auteurs comme étant les sources principales auxquelles a puisé Ovide; ceux-là enfin, les grâces infinies de la diction, la richesse du style et l'inépuisable variété d'expressions, si nécessaire dans un poème de douze mille vers. Tous ces mérites ont fait justement l'admiration des critiques, et feront à jamais celle des siècles futurs.

C'est revenir de loin que de parler, après les *Métamorphoses*, d'un poème généralement attribué à Ovide, sur la pêche ou les ruses des poissons, (*Halieuticon*) ouvrage loué par Pline, et dont il ne reste que des fragments que les copistes et les commentateurs ont cependant trouvé le moyen de défigurer. Il faut encore lui restituer, outre une élégie sur le noyer (*de Nuce*), la *Consolation à Livie* sur la mort de Drusus Néron, son fils, pièce de vers écrite dix-huit ans avant son exil, et qu'on lui a contestée pour en faire honneur à Pédobalbinus, son contemporain et son ami. Mais c'est à tort que plusieurs savants ont attribué à la plume élégante d'Ovide des œuvres tout-à-fait indignes d'elle: le *Panegyrique* en vers adressé à Calpurnius Pison, et qu'on a d'un autre côté réclamé, soit pour Lucain, soit pour Bassus; des vers sur un songe, sur l'aurore, sur la voix des oiseaux, sur les quatre humeurs, sur le jeu d'échecs, sur la puce, sur le limaçon, sur le coucou; enfin les arguments des livres de l'*Énéide*, comme on a longtemps mis sous le nom de Florus les sommaires de la grande histoire de Tite-Live. On a surtout insisté pour un poème en trois chants sur une petite vieille (*de Vetula*), et l'on a tenté de le faire passer pour l'œuvre d'Ovide, à l'aide d'un agréable petit conte de commentateur, artistement imaginé. Ovide, selon l'auteur de cette ingénieuse histoire, désespérant de voir finir son exil, composa ce poème et ordonna qu'on l'enfermât avec lui dans sa tombe. Longtemps après, on le trouva dans un cimetière public qui faisait partie des faubourgs de la ville de Dioscuras. Porté solennellement à Constantinople par un ordre exprès du roi de Colchide, il fut publié depuis par Léon, protonotaire du sacré palais, lequel en fit la préface et peut-être aussi les trois chants.

Le temps a considérablement réduit les œuvres d'Ovide, que les savants ont à l'envi voulu grossir; il nous a ravi une traduction des *Phénomènes* d'Aratus, dont Lactance a cité les trois derniers vers; un assez grand nombre d'*épigrammes*, et un livre contre les mauvais poètes, mentionné par Quintilien. Mais nous devons surtout regretter la perte d'un poème sur les *triumphes de Tibère*, dont Ovide

parle dans les *Pontiques*; d'un autre sur la *bataille d'Actium*, enfin d'un ouvrage sur la *science des augures*, hommages de sa muse à Tibère, qu'ils ne devaient pas plus fléchir que ses basses adulations n'avaient fléchi Auguste. Car on doit dire qu'il ne montra dans l'exil aucune dignité: il n'envoyait rien à Rome où la louange la plus outrée ne fût prodiguée à Auguste, où ne fussent épuisés toutes les formes et tous les termes de la plus lâche flatterie; il composa en langue gétique un long poème consacré à l'éloge de ce prince et aujourd'hui perdu; il poussa enfin la démence, quand il apprit sa mort, jusqu'à lui consacrer une petite chapelle, où il allait tous les matins l'adorer sous le nom de *dieu* et de Jupiter, et, seul ministre de ce culte nouveau, offrir lui-même l'encens à « sa divinité. » Un des biographes d'Ovide a essayé de lui faire pardonner cette honteuse idolâtrie, en montrant que tous les poètes ses contemporains s'y associaient, et qu'elle était consacrée par les statues, les autels, les temples, que Rome et les provinces avaient érigés à Auguste, déifié de son vivant. En vain voudrait-on excuser Ovide; il est et restera inexcusable. « Ces éloges, a dit Voltaire, sont si outrés qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'ils eût donnés à des princes légitimes ses bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, et à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous caresse, mais non pas de traiter en dieu un prince qui vous persécute. »

Ovide, afin de retrouver, même à Tomes, un auditoire et des applaudissements, s'était mis à apprendre la langue de ces peuplades barbares, langue approchant de l'ancien slavon; et ce poète, « qui, selon la remarque de Voltaire, ne semblait pas destiné à faire des vers tartares, » en lut de sa façon aux Tomitains assemblés, et correspondit dans cet idiome avec un petit roi d'une partie de la Thrace, aussi bon poète, au jugement d'Ovide, qu'habile capitaine. Transportés d'admiration, les Sarmates voulurent célébrer une fête publique en son honneur, et lui décernèrent la couronne de lierre consacrée aux poètes élégiaques. « Des décrets solennels, écrivait-il à Rome, me comblent d'éloges; et des actes publics m'exemptent de tout impôt, privilège que m'ont accordé toutes les villes. » Un jour qu'il venait de lire, au milieu des applaudissements, son apothéose d'Auguste, un Barbare, se levant, s'écria: « Ce que tu as écrit de César aurait dû te rétablir dans l'empire de César. » Et cependant Ovide, en rapportant cette anecdote, la dernière que l'on connaisse de sa vie, écrivait: « Voilà le sixième hiver qui me voit relégué au milieu des glaces du pôle. »

L'air de ces climats, l'eau salée des marais, qui était son unique boisson, le chagrin, l'ennui, avaient détruit sa santé, et il était devenu d'une maigreur

affreuse. Il mourut enfin à Tomes, à l'âge d'environ soixante ans, vers l'an 771 de Rome, dans la huitième année de son exil et la quatrième du règne de Tibère. Il avait, dans une lettre à sa femme, demandé que son corps fût transporté à Rome; ce dernier vœu ne fut pas exaucé, et il fut, selon toute vraisemblance, enseveli à Tomes. Un commentateur dit qu'à cause de ses talents, et bien qu'il fût étranger et proscrit, on lui éleva, aux frais du public, un magnifique tombeau devant la porte de la ville. Le lieu où fut ce tombeau, qui n'a peut-être jamais existé, a été pour les érudits l'occasion de recherches et de conjectures aussi incertaines que les causes de son exil et que la situation même de Tomes, ville qu'on a voulu retrouver, soit dans celle de Tomi, Tomiswaria ou Tomiswar, dans la Bulgarie; soit dans celle de Kiew, sur le Borysthène; soit dans Sabarie ou Stainen, sur la Save en Autriche; soit enfin, et ce n'est pas l'opinion la moins étrange, sur le rivage de la mer Noire du côté de l'Europe, dans deux vieilles tours en ruine, appelées les tours de Léandre, et dont l'on fait même la prison d'Ovide, qui n'eut pas de prison. Quant à son tombeau, on l'a retrouvé partout. Bruschius écrivit, en 1508, qu'on l'avait, cette année-là, découvert à Sabarie, avec cette inscription gravée sur la partie extérieure de la voûte:

FATUM NECESSITATIS LEX.

Hic situs est vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patria cedere jussit humo.
Sape miser voluit patriis occumbere terris;
Sed frustra: hunc illi fata dedere locum.

Un commentateur, qui ne confond pas Tomes avec Sabarie, s'est chargé d'expliquer comment Ovide, exilé dans la première de ces villes, fut enseveli dans la seconde. Le poète, si on l'en croit, était allé dans les Pannonies, où était située Sabarie, pour se distraire des ennuis de l'exil par le commerce des savants qui y venaient de l'Italie en grand nombre, et la mort le surprit là. Un autre a imaginé qu'Ovide, ayant obtenu sa grâce, revenait du Pont, lorsqu'il mourut à Sabarie; et il lui fut raconté par un *vieillard digne de foi* que, du temps de l'empereur Frédéric III, on y déterra les ossements et le tombeau de l'exilé; mais, par malheur, le vieillard, qui sans doute n'avait pas lu Bruschius, citait une autre épitaphe que lui: *P. Ovidii Nasonis*. Voilà donc deux tombeaux d'Ovide découverts à Sabarie. La même année, 1508, qu'on y retrouvait celui dont parle Bruschius, on en découvrait un autre à Sarwar, ville de la Basse-Hongrie, sur le Raab, et, ce qui est plus merveilleux encore, sur le tombeau de Sarwar on lisait l'épitaphe du tombeau de Sabarie. Ce n'est pas tout: Boxhorn, qui la rapporte aussi, la place sur un tombeau qui n'est ni celui de Sabarie, ni celui de Sarwar. Il en est de ces épitaphes et de ces tombeaux comme du stylet

d'argent d'Ovide, stylet trouvé dans les ruines de Taurunum, aujourd'hui Belgrade, à l'embouchure de la Save, et que la reine de Hongrie, Isabelle, qui le conservait comme une chose sacrée, fit voir, en 1540, à Pierre-Ange Bargée, selon le témoignage d'Hercule Ciofano, auteur d'une longue description de Sulmone, patrie du poète. On ne pouvait en rester là dans la voie de ces inventions. De nos jours, en 1802, le *Moniteur* et d'autres journaux de Paris annoncèrent qu'en creusant les fondations d'une forteresse à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était la ville de Tomes, et que ces lieux étaient depuis longtemps connus sous le nom de *Laculi Ovidoli*, ou lac d'Ovide. On ajoutait qu'il avait été trouvé dans ce tombeau un buste parfaitement ressemblant à ceux que nous avons de Julie, fille d'Auguste, et que les Russes, pour consacrer la mémoire de cette découverte, avaient donné à cette forteresse le nom d'*Ovidopol*. Mais, malheureusement pour le succès de ce petit roman, un Allemand, ancien colonel au service de Russie, fit insérer dans la *Décade*, en 1805, une réfutation complète de cet article, où il comptait autant d'erreurs ou d'impostures que de lignes. Les Russes n'avaient jamais élevé de forteresse à l'embouchure du Danube. De plus le lieu que les Moldaves nomment *Lagouli Ovidolouni*, et non *Laculi Ovidoli*, est à plus de quarante lieues de la bouche méridionale de ce fleuve, non loin de laquelle était Tomes; et, pour dernier démenti, le nom que donnent les Moldaves à ce lac, situé sur la rive du Dniester, vis-à-vis d'Akirman, ne signifie pas le lac d'Ovide, mais, ce qui y ressemble peu, le *lac des brébis*.

Le défaut le plus saillant d'Ovide est de trop aimer son tour d'esprit, et c'est ce que lui reproche Quintilien. Notre poète en fait l'aveu quand il dit qu'un signe sur un joli visage le fait paraître encore plus joli; et Sénèque le rhéteur nous a transmis une anecdote qui montre qu'Ovide connaissait mais aimait ses défauts. Quelques-uns de ses amis lui conseillèrent un jour de retrancher d'un de ses ouvrages trois vers qui le défiguraient; Ovide y consentit, mais à la condition qu'il aurait, de son côté, le choix de trois vers qu'il y faudrait laisser. La condition acceptée, ses amis et lui écrivirent séparément les vers que ceux-ci désiraient supprimer, que celui-là voulait conserver. Ovide commença par lire ceux qu'il a écrits:

Semibovemque virum, semivirumque bovem.
Egelidum Borean, egelidumque Notum.

On ne connaît pas le troisième; or les trois vers choisis par Ovide et soustraits par lui à la critique de ses juges étaient précisément ceux qu'ils avaient écrits de leur côté, pour en exiger la suppression.

Malgré ses défauts, sur lesquels nous nous sommes interdit de nous étendre, pour rester fidèles au plan de ces notices, qui est d'éviter les morceaux de critique, et les contestations qui en résultent, Ovide n'a pas été médiocrement admiré, médiocrement loué. Un critique même a dit de lui « qu'il n'était pas seulement ingénieux, mais le génie personnifié; qu'il n'était pas seulement le ministre des Muses, mais qu'il en était la divinité; » et l'on rapporte d'un roi de Naples qu'étant avec son armée dans le voisinage de Sulmone, il salua solennellement cette ville, et dit, au front de la bataille, ce qui était choisis étrangement son temps et son auditoire « qu'il renoncerait volontiers à une partie de ses états pour faire revivre ce poète, dont la mémoire lui était plus chère que la possession de l'Abruzze. »

Ovide, et presque tous les critiques l'ont remarqué, est surtout, parmi les anciens, le poète de la France. Son esprit enjoué, sa riante imagination, son bon sens ingénieux, son scepticisme railleur, le tour fin et ingénieux qu'il sait donner à ses pensées, ont avec le génie français de merveilleuses ressemblances; on le dirait né au milieu de nous, et il a été appelé le *Voltaire du siècle d'Auguste*.

Le nombre des éditions d'Ovide est immense, et le détail qu'on en donnerait exigerait seul l'étendue d'un volume. Ce nombre, dans lequel il faut, il est vrai, comprendre les réimpressions et les commentaires, s'élève à sept cent soixante-dix-huit jusqu'en 1820. Le commencement du dix-neuvième siècle n'a ajouté que vingt-quatre éditions à celles des quatre siècles antérieurs.

Ovide a aussi trouvé de nombreux traducteurs; mais il en est peu qui aient osé aborder toutes ses œuvres; on ne peut citer qu'Algay de Martignac et l'abbé de Marolles, le traducteur infatigable de presque toute la latinité.

On connaît des traductions d'Ovide en douze langues, et le nombre en peut figurer dignement à côté de celui des éditions du poète, puisqu'il est, jusqu'en 1820, de six cent soixante-quatre, si l'on fait entrer dans ce total énorme celui des réimpressions, lesquelles s'élèvent, en français, à quatre-vingt-trois, en italien à soixante-onze, en anglais à trente-trois, etc. Les traductions qu'on a le plus souvent réimprimées sont particulièrement, en anglais, celle de l'*Art d'aimer*, par Dryden et Congrève; des *Métamorphoses*, par Dryden, Addison, Gay, etc.; en français, celle des *Héroïdes*, par Mélin de Saint-Gelais, appelé dans son temps l'*Ovide de la France*, lesquelles eurent jusqu'à douze éditions; celle des *Métamorphoses*, par Nicolas

Renouard (neuf éditions), par du Ryer (neuf), par l'abbé Banier (sept), par Clément Marot et par Thomas Corneille; celle des *Amours*, par l'abbé Barin, etc.

Ovide a été, dans notre langue, traduit plus de fois en vers qu'en prose, et, ce qui pourrait étonner, si on oubliait que le clergé fut longtemps en France le seul corps savant, c'est que nous devons à l'église presque tous les traducteurs de ce poète érotique, un cardinal, plusieurs évêques, beaucoup d'abbés. Dans la liste de ces traducteurs, on ne peut plus désormais omettre, à cause du mérite de leurs versions, les noms du P. Kervillars, de Masson de Saint-Amand, de Boisgelin, de Saint-Ange, de M. de Villenave, qui ont, en quelque sorte, attaché leur modeste renommée à la grande renommée d'Ovide. Pendant longtemps, en effet, les traductions de ce poète ne furent remarquables que par la singularité du titre ou des ornements dont on les chargeait, et la France a commencé, pour connaître Ovide, par lire « *le grand Olympe des histoires poétiques du prince de la poésie Ovide Naso, en sa Métamorphose, œuvre authentique et de haut artifice, pleine d'honnête récréation* »; ou bien « *les livres de la Métamorphose d'Ovide, mythologisés par allégories naturelles et morales; illustrés de figures et images convenables*. » Frédéric II, roi de Prusse, fit tirer à douze exemplaires seulement une traduction d'Ovide dont il était l'auteur; ouvrage « orné de figures assorties aux différents sujets » et précédé d'un médaillon du poète latin soutenu par trois *Amours et deux colombes*. Enfin nos poètes burlesques se sont disputé la petite gloire de l'approprier à leur genre d'esprit, et l'on vit se succéder l'*Ovide bouffon*, l'*Ovide amoureux*, l'*Ovide en belle humeur* de d'Assouci,

Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.

Peut-être aussi faut-il ranger parmi les traductions burlesques les *Métamorphoses mises en rondeaux* par Benserade, et longtemps célèbres par les tailles-douces auxquelles furent consacrés les mille louis qu'il reçut un jour de S. M. Louis XIV pour avoir, pendant quelque temps, écrit les lettres de M^{le} de la Vallière à son royal amant. Quant à la traduction, elle est restée jugée par le rondeau attribué à Chappelle, et qui finit par ces vers :

Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier dorure, images, caractère.
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

HÉROÏDES.

ÉPITRE I.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

Ta Pénélope t'envoie cette lettre, trop tardif Ulysse: ne me réponds rien, mais viens toi-même. Elle est certainement tombée, cette Troie odieuse aux filles de la Grèce. Priam et Troie tout entière valent à peine tout ce qu'ils me coûtent. Oh! que n'a-t-il été enseveli dans les eaux courroucées, le ravisseur adultère, alors que sa flotte le portait vers Lacédémone! Je n'aurais pas, sur une couche froide et solitaire, pleuré l'absence d'un époux; je n'accuserais pas, loin de lui, la lenteur des jours; et, dans ses efforts pour remplir le vide des nuits, ta veuve ne verrait point une toile toujours inachevée pendre à ses mains fatiguées.

Quand m'est-il arrivé de ne pas craindre des

périls plus grands que la réalité? L'amour s'inquiète et craint sans cesse. Je me figurais les Troyens fondant sur toi avec violence; le nom d'Hector me faisait toujours pâlir. M'apprenait-on qu'Antiloque avait été vaincu par Hector (1), Antiloque était le sujet de mes alarmes; que le fils de Ménéce avait succombé, malgré ses armes trompeuses (2), je pleurais en songeant que le succès pouvait manquer à la ruse. Télépoleme avait rougi de son sang la lance d'un Lycien; la mort de Télépoleme renouvela mes frayeurs (3). Enfin, quel que fût, dans le camp des Grecs, le guerrier qui eût succombé, le cœur de ton amante devenait plus froid que la glace.

Mais un dieu équitable a servi mon chaste amour. Troie est réduite en cendres, et mon époux existe. Les chefs d'Argos sont de retour; l'encens fume sur les autels; la dépouille des

EPISTOLA PRIMA.

PENELOPE ULIXI.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulixè:
Nil mihi rescribas, attamen ipse veni.
Troja jacet certe, Danaïs invisa puellis:
Vix Priamus tanti totaque Troja fuit.
O utinam tunc cum Lacedæmona classe petebat,
Obrutus insanis esset adulter aquis!
Non ego deserto jacuissem frigida lecto,
Nec quererer tardos ire relicta dies,
Nec mihi quærenti spatiosam fallere noctem
Lassaret viduas pendula tela manus.
Quando ego non timui graviora pericula veris?

T. IV.

Res est solliciti plena timoris amor.
In te fingebam violentos Troas ituros,
Nomine in Hectoreo pallida semper eram.
Sive quis Antilochum narrabat ab Hectore victum,
Antilochus nostri causa timoris erat;
Sive Menœtiaden falsis cecidisse sub armis,
Flebam successu posse carere dolos.
Sanguine Tlepolemus Lyciam tepfecerat hastant,
Tlepolemi leto cura novata mea est.
Denique quisquis erat castris jugulatus Achivis,
Frigidius glacie pectus amantis erat.
Sed bene consuluit casto deus æquus amori:
Versa est in cineres sospite Troja viro.
Argolici rediere duces, altaria fumant,
Ponitur ad patrios barbara præda deos,